

le but d'aider les municipalités, les entreprises privées, les institutions publiques et les autres organismes reliés à la culture et au patrimoine, à réaliser leurs projets d'écriture en histoire.

Ayant œuvré dans plusieurs sociétés d'histoire et de généalogie, c'est avec plaisir que je vous présente ce livre numérique qui, je l'espère, déclenchera la fibre généalogique qui sommeille en chacun de nous.



## Présentation

Ce livre électronique est intéressant à plusieurs égards. Il permettra à tout un chacun, que vous soyez Français, Canadiens et Américains, débutants ou non, et aux amateurs de généalogie du monde entier :

- d'établir des filiations avec des ancêtres qui ont tenté l'aventure en Amérique et découvrir les branches de leurs ancêtres qui ont émigré en Nouvelle-France (pour les Européens recherchant de telles informations) ;

- de permettre aux familles nord-américaines de connaître rapidement l'origine de leur patronyme en France et de retrouver leurs ancêtres ayant immigré au pays et ainsi d'avancer rapidement dans leurs recherches d'arbres généalogiques ;

- de faire connaître à plusieurs millions d'Américains qu'ils ont des racines françaises

- d'obtenir des informations mises à jour périodiquement et fournies gratuitement sur de nouvelles familles, à mesure que les informations recueillies sur les sites des associations de familles seront vérifiées, corrigées et colligées.

Cette série de livres, au départ, tente de se spécialiser sur la période de la Nouvelle-France, c'est-à-dire qu'il traite des recherches concernant la période comprise entre la fondation de Québec en 1608 et la Conquête en 1760. Il vous est présenté en deux parties qui seront intrinsèquement liées au fil de ses futures mises à jour : les 144 premières familles sont celles parues dans la revue *Nos Racines* en 1980 ; la deuxième partie, à partir de la famille Duchesne (numéro 145 : il fallait bien mettre un jalon quelque part), traiteront

des recherches concernant de nouvelles familles, lesquelles couvriront toujours, la période de Nouvelle-France. Les textes seront tirés des sites des associations de familles ou de sites personnels publiés sur Internet (et donc sujets à caution ou à être vérifiées). D'autres sources seront plus fiables comme les dictionnaires biographiques, parce que publiées par des généalogistes chevronnés, c'est le cas de Michel Langlois qui a écrit son *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois* ou encore, le *Dictionnaire biographique du Canada* (en ligne).

Si des lecteurs possèdent des informations complémentaires qui permettent de mettre à jour les fichiers des familles, vous serez invités à me les faire parvenir (laurier.duchesne@hotmail.com) afin que je puisse améliorer le volume que vous aurez entre les mains. Là encore, les sources seront indiquées.

NOTES IMPORTANTES : Avec ce troisième tome, les lecteurs pourront constater quelques changements importants. Ainsi j'ai voulu que la série Ancêtres et familles en Nouvelle-France atteigne plus de gens et de familles possibles et par conséquent, la série a été revue et augmentée, notamment par un ajout significatif du nombre de patronymes de familles concernées, passant de 10 à 25 familles par tome et tout spécialement 30 pour celui-ci.

Les sections de mentions légales, message de l'auteur, bibliographie et remerciements ont été conservées. La section de présentation a été modifiée afin de donner des explications concernant la nouvelle ordonnance. De plus, les sections de l'introduction, de la création et du fonctionnement des noms et surnoms ont été enlevées à seule fin d'alléger les textes. Les lecteurs pourront se référer dans les textes des deux premiers tomes.

## **Les familles 21 à 50**

### **Famille no 21 : Les Tardif**

Il s'appelait Olivier Letardif et, bien que son nom signifie « qui tarde à venir ou qui vient tard », cet homme figure parmi les pionniers de la Nouvelle-France.

Letardif est né à Étables, un village du diocèse de Saint-Brieuc, en Bretagne. Il n'y avait là, dit le généalogiste Archange Godbout, qu'une seule famille Letardif, formée par Jean et Clémence Houart et leurs enfants. L'ancêtre des Tardif aurait vu le jour entre 1601 et 1605. La tradition veut qu'il se soit embarqué à Honfleur, le 24 mai 1618, à bord du navire ramenant Samuel de Champlain vers la colonie. Le 24 juin, après un mois de navigation, il aurait aperçu, enfin, les habitations de Tadoussac, première étape et premier signe permanent de la présence européenne.

Que fait Olivier Letardif ? On ne le sait pas exactement. C'est un homme aux mille visages, aux mille métiers. N'est-il pas, d'abord, un interprète doué ? Par son intermédiaire, Samuel de Champlain s'exprimera dans les langues huronne, algonquine et montagnaise. Bientôt, celui que l'on appelle Olivier Tardif ou Le Tardif mais qui signe toujours Letardif, se hisse au rang des notables de Québec. Son avis importe car, le 18 août 1621, il est au nombre de ceux que

Champlain réunit et qui délèguent en France le père Georges Le Baillif pour y défendre leurs intérêts.

Les années font voir un homme mobile. Il se rend à Tadoussac, en 1624. Il est toujours interprète mais il exerce maintenant la fonction de sous-commis des magasins de la Compagnie de Caen, une fonction qu'il partage avec Cornaille de Vendremur. Cinq ans plus tard, lorsque Québec capitule, c'est Olivier et son compagnon de travail qui sont chargés par Champlain de rendre les clés de la ville aux frères Kirke. Letardif rentre en France et, en 1632, on le retrouve à Québec. C'est là que le 24 mai de l'année suivante, il traduit aux Algonquins le message de paix de Champlain. Sur le plan humain, il est insaisissable, car il est partout à la fois. L'un de ses biographes, Amédée Gosselin, le voit à travers les nombreux témoignages des Jésuites qui le décrivent « à la fois (comme) un ami des sauvages, un zélé propagateur de la foi catholique chez eux, un aide et un soutien pour les missionnaires ».

En 1637, on lui concède une terre près de Québec et, le 3 novembre de la même année, il épouse Louise Couillard, âgée de 12 ans, fille de Guillaume et Guillemette Hébert. Quelques mois plus tard, l'ancêtre adopte deux garçons et une fille du pays, Marie Olivier Sylvestre Manitouabewich qui sera la première Amérindienne à épouser un Européen, Martin Prévost, le 3 novembre 1644.

Louise Couillard meurt en 1641, quelques mois après avoir donné naissance à Pierre Letardif qui n'aura pas de descendance. Ce deuil n'arrête pas Olivier pour qui commence une longue série de voyages en France. A-t-il ajouté à ses occupations nombreuses le métier de capitaine de navire ? On pourrait le croire, car il traverse la mer en 1641, en 1642, en 1645... C'est pendant ce dernier séjour qu'on le voit tenir sur les fonts baptismaux d'une paroisse de La Rochelle l'un des fils jumeaux de Gilles Michel et de Barbe Esmard. L'enfant se prénommera, ainsi le veut la coutume, Olivier.

Trois ans plus tard, Letardif est encore à La Rochelle. Cette fois, il est le témoin au contrat de mariage de Zacharie Cloutier fils et de Madeleine Esmard, signé le 4 mai 1648. Douze jours plus tard, c'est lui qui promet d'épouser Barbe Esmard dont le mari vient de mourir.

Ils se prénommaient Mathurin, Jean, Pierre et Robert Gagnon. Les trois premiers étaient frères et le quatrième était leur cousin. Ils sont venus vivre en Nouvelle-France, alors que cette colonie n'offrait la richesse qu'à ceux qui travaillaient dur. Ces hommes ont formé la grande famille Gagnon dont on trouve des héritiers aux quatre coins du Québec, du Canada et, sans doute, de l'Amérique. Ils venaient du Perche où leur patronyme n'avait pas encore adopté la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. Les registres, les contrats divers et les engagements parlent des Gagnon, Gangnon, Gaignons, Gaignion ou Gasgnon, mais il est rarement question de Gagnon. C'est la prononciation en usage de ce côté-ci de l'Atlantique qui serait responsable de la modification du nom.

C'est au lieu dit La Gaignonnière, à quelques pas de Tourouvre, que seraient nés les enfants de Pierre Gagnon et de Magdeleine (ou Renée) Roger : Marguerite, en 1598 ; Louys, en 1604 ; Mathurin, en 1606 ; Jean, en 1610 et Pierre, en 1616. Des vestiges de La Gaignonnière existent toujours, mais rien n'a pu empêcher que le berceau de cette famille devienne La Canonnière...

Pendant que cette famille était oubliée au Perche, elle prenait racine sur le sol de la Nouvelle-France. Le mouvement est d'abord amorcé par Marguerite Gagnon, femme d'Éloi Tavernier. Le couple semble être passé ici avant 1640, incitant les frères de Marguerite à faire de même, peu après. Pendant des années, Mathurin, Jean et Pierre Gagnon allaient incarner la solidarité familiale. Ensemble, ils s'établissent sur la côte de Beaupré, entre les villages de Château-Richer et Sainte-Anne. L'hiver, les trois hommes semblent préférer Québec où, oubliant la terre, ils se transforment en négociants. Ensemble toujours, ils obtiennent, le 14 août 1651, la concession d'un terrain Place de la Basse-Ville, où s'élèvera une maison. Quelques années plus tard, le 6 octobre 1658, enrichis par l'agriculture et par le commerce, ils font l'acquisition d'un magasin.

Les trois hommes, bien que pris par les affaires, veillent sur leur famille. Le 29 juillet 1640, à Québec, Jean épousait Marguerite Cochon, originaire de Dieppe, en Normandie. C'était là, le premier mariage contracté par l'un des trois frères. Le couple donna la vie à dix enfants. La descendance directe de Jean ne devait pourtant pas être nombreuse. Ses filles s'allièrent à des hommes dont elles